Les saraus sont des scènes ouvertes où les gens se réunissent, écoutent des lectures, déclament des poésies, chantent, etc. Ces lieux participent au renouveau de la littérature brésilienne.

Au Brésil, *les favelas prennent la plume*

Loin des stades et des stars du ballon rond, le pays est en plein chamboulement : un peu moins pauvre et un peu plus lettré, mais toujours fracturé par les inégalités sociales et les discriminations raciales. A la faveur de ces soubresauts, les habitants des favelas se se rencontrent. Nouvellistes, poètes et romanciers font entendre une voix nouvelle, celle de la périphérie. Enquête.

La vie l'avait déjà bien secoué. Ademiro Alves de Souza, alias Sacolinha (« petit sac »), a grandi en lointaine banlieue de São Paulo, dans un garage grossièrement transformé en logement. Il a distribué des prospectus dès l'âge de 12 ans, en parallèle de l'école. Connu les branchements sauvages d'eau et les coupures d'électricité qui font le quotidien de la favela. En 2002, comme si cela ne suffisait pas, son beau-père disparaît ; le voici propulsé chef de famille à 19 ans, avec une mère au chômage et deux petits frères. « Je devais faire quelque chose pour évacuer ; c'était soit la poudre (le narcotrafic), soit le sucre (la culture), écrit-il dans sa biographie[1]. [...] J'ai commencé à jeter sur le papier toutes les choses que j'avais à dire, sous forme de rap ou de texte littéraire, et j'ai arrêté de me sentir petit. »

Avec d'autres auteurs de 20 à 45 ans, Sacolinha forme la première génération brésilienne d'écrivains de la périphérie, absente jusqu'ici du paysage littéraire. A 30 ans, il vit toujours dans sa banlieue mais a publié six romans, vendus à 30 000 exemplaires. Ses textes s'intitulent *Diplômé en marginalité* ou *L'Elève qui voulait sécher une heure de cours*[2] ; ils fascinent les lecteurs de 16 à 30 ans. « Le premier livre auquel je me suis identifié, à 17 ans, a été *Le Dépotoir. Journal d'une habitante de favela,* de Carolina Maria de Jesus, raconte-t-il. Si on m'avait présenté des écrivains comme ça quand j'étais ado, j'aurais commencé à lire bien plus tôt. »

LA CITÉ DE DIEU, PUIS DES AUTEURS MILITANTS

« La littérature de banlieue a probablement toujours existé mais personne n'y prêtait attention », explique la directrice des éditions Aeroplano, Heloísa Buarque de Holanda, l'une des premières à avoir senti la tendance.

Carolina Maria de Jesus a été pionnière, en 1960, avec des traductions internationales de son *Journal d'une habitante de favela.* Est venu ensuite Paulo Lins avec *La Cité de Dieu,* en 1997. « Il parlait de la violence de son quartier mais est resté dans son rôle d'écrivain, poursuit l'éditrice. Les auteurs d'aujourd'hui sont militants, ils organisent des actions culturelles... La littérature est devenue un outil d'inclusion sociale. »

Cette génération d'auteurs activistes compte par exemple Ferrez, fils d'un chauffeur de taxi et d'une domestique, aujourd'hui chanteur de funk et écrivain ; Buzo, serial militant de la culture et de la citoyenneté dans son quartier ; Rodrigo Ciriaco, qui raconte son quotidien d'instituteur dans une école publique délabrée[3]... Certains commencent à signer chez des éditeurs grand public, qui ignoraient la périphérie jusqu'ici.

Cette lame de fond fait surface à la faveur de profonds chamboulements dans les favelas brésiliennes. Depuis des décennies les habitants étaient femmes de ménage, vendeurs ambulants ou garagistes, le système D pour principale boussole. Pas l'ombre d'un policier ni d'un camion poubelle à l'horizon, encore moins d'une bibliothèque ou d'une librairie. Les programmes sociaux du gouvernement Lula, dans les années 2000, ont desserré un peu l'étau de la grande pauvreté. « Avec l'augmentation toute relative du niveau de vie, les gens disposent de plus de temps de loisir », décrypte Marion Loire, responsable du Bureau du livre au consulat de France de Rio de Janeiro. « Gilberto Gil a aussi créé des mini-centres culturels lorsqu'il était ministre. Et des bibliothèques commencent à apparaître dans les favelas. »